

Allocution du Professeur François Boëdec, s.j.

Recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

« L'UNIVERSITÉ FACE AUX RISQUES D'UN MONDE QUI SE DÉSHUMANISE »

À l'occasion de la fête patronale
de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

Le jeudi 19 mars 2026

*En l'Église Saint-Joseph des Pères Jésuites
Rue de l'Université - Quartier Monnot - Achrafieh*

S.E. Mgr Paolo Borgia, Nonce apostolique au Liban,
S.E. M. Joe Saddi, Président du Haut Conseil de l'Université
Saint-Joseph de Beyrouth,
Mesdames et Messieurs les Ministres, les Ambassadeurs et les
Députés,
Mesdames et Messieurs les membres du Haut Conseil,
R.P. Michael Zammit, s.j., Supérieur de la Province du Proche-
Orient et du Maghreb de la Compagnie de Jésus,
R.P. Salim Daccache, s.j.,
S.E. M. Abbas El Halabi, Président de la Fédération des Associations
des Anciens de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth,
Chers enseignants, chers membres du personnel, chers étudiants,
Mesdames et Messieurs, en vos titres et qualités,
Chers amis,

Il y a un an, le T.R.P. Arturo Sosa, Supérieur général de la Compagnie de Jésus nous faisait la joie et l'honneur de partager les célébrations des 150 ans de notre Université. Sa venue n'avait alors rien d'évident tant les semaines précédentes la situation sécuritaire du pays était encore incertaine. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à la même situation, qui nous empêche de célébrer tel que nous l'aurions souhaité notre fête patronale. Depuis un an, il s'est passé beaucoup de choses dans le pays, dans la région et dans le monde, mais la situation ne s'est pas améliorée, elle s'est même aggravée. Dans la crise humanitaire et sécuritaire que nous traversons, notre Université a le souci de se tenir aux côtés de tous les membres de la communauté, étudiants, enseignants, membres du personnel, que la situation met en difficulté d'une manière ou d'une autre. Mais la réponse de notre Université aux enjeux du moment ne peut s'arrêter à l'indispensable soutien d'urgence. Elle doit se situer à un niveau plus large et plus profond.

Vous le savez, les discours du Recteur en la fête patronale sont devenus, depuis plus de 50 ans, un rendez-vous habituel, sinon attendu, qui fait partie de la vie de l'Université, et qui formule à un instant précis de son histoire les questionnements, les espérances, les convictions, non seulement d'un homme en responsabilité, mais plus largement, je crois, d'une communauté universitaire, et peut-être même, à certains moments, d'un pays. Ces derniers mois, j'ai souhaité relire les discours de ceux qui m'ont précédé dans cette mission. Je ne vous cacherai pas que cela m'a pris un certain temps ! Non pas pour y puiser quelque inspiration - encore que ! -, mais surtout pour percevoir, à travers les thèmes retenus, les mots utilisés, - ceux de culture, de conscience, de résistance, de principes démocratiques, de libertés publiques, de vivre ensemble, mais aussi d'innovation, d'audace, de confiance, de solidarité...-, à travers les intuitions et les indignations, les nuances et les affirmations exprimées, l'un des lieux privilégiés de la pulsation de vie de notre Université, l'un des fils rouges qui indique le sens, les aspirations et la raison d'être de notre *Alma Mater*.

Il y a les mots, et il y a les images qui restent dans la mémoire. Sans chercher à être exhaustif, au moment où je m'adresse à vous aujourd'hui pour la première fois en cette fête de la saint Joseph, dans ce contexte particulier, permettez-moi de vous partager que j'ai présent à l'esprit l'émotion du P. Ducruet, recteur de notre Université de 1975 à 1995, cette émotion qui lui serrait la gorge quand il parlait avec passion de la situation du pays et des conditions de son relèvement. C'était le 19 mars 1994, à l'auditorium qui porte désormais son nom au Campus de Mar Roukoz, devant le Président Elias Hraoui, invité d'honneur de la fête patronale. J'étais jeune jésuite. Je n'ai pas oublié cette émotion qui m'a, plus que de grands discours, parlé de notre Université et de sa mission au service du Liban.

Une autre image m'habite aussi aujourd'hui, le souvenir d'une scène qui m'a dit beaucoup également, de manière différente, sur le projet et l'esprit de l'USJ. C'était en 2000, durant les festivités qui marquaient les 125 ans de l'USJ. Pour clôturer ces journées, le 24 juin, quelle ne fut pas ma surprise d'assister avec ravissement à un magnifique spectacle de tango au milieu des invités. L'idée venait du P. Sélim Abou et de son cœur argentin. Ce tango qui étonnait, déplaçait, entraînait vers de nouvelles harmoniques, et ouvrait à de nouveaux espaces, parlait si bien de cette vie et des horizons ouverts que l'Université doit célébrer, encourager, accompagner.

Plus de vingt-cinq ans ont passé depuis cette soirée mémorable. À travers toutes les épreuves, les crises et les guerres que le Liban a traversées et traverse encore, malgré toutes les déceptions, les lassitudes et les fatigues, la pulsation de vie n'a pas cessé de battre dans le corps et le cœur de notre Université. Et les recteurs qui ont porté leur part du poids du jour ont désiré être au service de cette vie. Ce fut le cas du P. Chamussy, puis de son successeur, le P. Daccache que je suis particulièrement heureux de saluer aujourd'hui en votre nom à tous. Depuis plus de deux mois, je mesure plus clairement chaque jour tout le travail accompli ces dernières années, le plus souvent dans la discrétion et la complexité des tâches. Ces semaines passées ont confirmé aussi en moi qu'il n'y a de vision féconde que si elle est partagée et reçue. Il n'y a d'université que si elle s'appuie sur toutes ses ressources humaines, intellectuelles et spirituelles, dans la diversité des talents et des fonctions. Il n'y a d'université que si elle est effectivement une communauté, où chacun se sent respecté et encouragé, au service d'un projet qui la dépasse, vivant d'un même esprit.

Dès lors, à chaque époque, l'Université se doit de faire cet exercice d'actualisation, de formulation renouvelée de

son projet. Réfléchir à la mission de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth dont nous avons à prendre soin ensemble, la préparer pour l'avenir, suppose toujours de nous interroger sur ce que nous vivons, et sur ce qui arrive à ce monde. Cela suppose de ne pas fonctionner dans un entre-soi bien connu et rassurant, mais d'avoir la capacité, et surtout le goût et le désir de rencontrer l'autre différent, de se mettre à l'écoute de ce qui bouge et se cherche, parfois confusément, tant dans l'esprit et le cœur humain que dans les mutations du monde. Et de ne pas craindre les nécessaires renouvellements et transformations.

Comment penser aujourd'hui ce que nous vivons, notre inscription dans l'histoire ? On pourrait avoir ici à l'esprit cette distinction bien connue que faisait Charles Péguy en 1910 à propos de l'Histoire, entre des *périodes* et des époques¹, entre des temps de transition dénués d'événements essentiels, et des époques, rapides et créatrices, qui imposent une forme au destin de l'Humanité, le fixant pour longtemps peut-être. Plus tard, dans son œuvre majeure *Temps et Récit*, cette monumentale enquête consacrée à la théorie littéraire², Paul Ricœur mettra dans une lumière nouvelle un troisième terme, celui d'*événement*. Pour lui, l'événement a une portée historique, une signification du point de vue du futur. Mais s'il détermine le futur, il détermine aussi, en un certain sens, le passé, car il produit son propre cadre d'interprétation et informe notre lecture de ce qui s'est passé.

Sans doute, ces réflexions philosophiques, ces notions interprétatives, ces distinctions, peuvent faire l'objet de débats. Sans doute, les choses sont-elles encore plus compliquées et mélangées car nous vivons dans des temporalités qui souvent cohabitent et se croisent. Et peut-être nous semblent-elles,

1. *Notre jeunesse*, 1910.

2. P. Ricœur, *Temps et Récit*, tome 1, Paris, Le Seuil, 1983, 324 p.

tout simplement, aujourd'hui un peu abstraites, éloignées de notre appréhension du réel, surtout dans la période douloureuse, incertaine et anxiogène que nous connaissons. Pourtant, me semble-t-il, elles nous invitent à ne pas nous laisser simplement porter par les vagues des événements que nous subissons. Nous avons sans cesse à essayer de discerner les signes des temps, relire ce qui arrive et ce qui nous arrive, repérer ce qui est important au-delà de l'écume médiatique des jours, prendre le recul nécessaire pour comprendre ce qui se passe au-delà des rumeurs souvent fausses, des discours complotistes et des compréhensions prémâchées, et essayer de tracer en tout cela un chemin de sens. On pourrait ajouter ici que l'événementialité du sens est d'ailleurs le cœur même du message biblique. Comme celle de chaque individu, l'histoire spirituelle du monde est événementielle. L'important n'est pas dans un ordre fixé de toute éternité mais dans ce qui advient par l'action conjointe de Dieu et des hommes.

Je ne sais pas comment qualifier les temps que nous vivons, mais ce que je sais, ce que nous savons tous, ce que nous ressentons, c'est que ce sont des temps d'incertitude et d'espérance, de grandes bourrasques et de nécessaires fondations, des temps qui poussent à des choix, nécessitant confiance, audace et douce fermeté. Ce qui est certain également, c'est qu'aujourd'hui, tout autant sinon plus encore qu'hier, l'Université ne peut regarder le temps passer sans tenter d'en comprendre les enjeux, sans essayer aussi d'avoir une claire conscience de ce que le philosophe Karl Jaspers, pour se situer de la manière la plus humaine et pour parler, précisément, à l'homme, appelait en 1931, au sens large du terme, « *la situation spirituelle de notre époque* ». Face à la montée du scientisme et à la perte de sens, Jaspers avertissait alors que l'homme moderne risque de se réduire à sa seule fonction technique ou économique. Il prônait un retour à l'existence authentique et à la liberté intérieure.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Il est difficile certains jours d'avoir un regard confiant quant au futur. Et pour ceux qui sont croyants, de voir se réaliser un quelconque plan de Dieu. Oui, l'avenir n'est pas clair, et souvent inquiétant. Que sera demain ? Notre monde, le Liban, nos sociétés, la situation de la planète... ? Qu'avons-nous devant les yeux ? Un dérèglement climatique que nous ne semblons pas en mesure de freiner, avec ses incendies, ses inondations et une hausse continue des températures, les migrations qui vont avec, des guerres, lointaines ou à nos portes et sur notre sol, dont nous voyons qu'elles peuvent entraîner le monde dans l'abîme, des conflits dans beaucoup d'autres endroits de la planète, des persécutions religieuses, un néolibéralisme que nous ne pouvons ou voulons maîtriser et qui laisse sur le bord du chemin tant de monde, la montée du populisme et des extrêmes, la multiplication des démocraties illibérales, sinon des régimes autoritaires et totalitaires un peu partout, un ordre mondial mis en péril par le retour des empires, un modèle démocratique de plus en plus contesté, et puis dans beaucoup de pays, des sociétés fragilisées, fracturées, où il est difficile de se parler, une violence qui n'est jamais loin. Et, nous le savons trop bien, une fois que la violence a pris pied dans nos vies et dans nos rues, il n'est pas facile de la faire partir.

Partout, l'horizon semble donc obstrué. La prégnance des guerres accentue la sensation de dévastation planétaire. À tel point que l'inquiétude géopolitique semble reléguer à l'arrière-plan l'urgence écologique. La révolution semble désormais appartenir davantage au lexique technologique, avec l'entrée de l'humanité dans la nouvelle condition numérique, qu'au vocabulaire politique. Et la résilience, cette capacité à surmonter une épreuve, dont on a si souvent, peut-être trop, gratifié les Libanais, apparaît comme l'une des rares modalités de l'espérance. Il y a quelques années, en 2015, le

Pape François dans son Encyclique *Laudato Si*³ mettait si bien en lumière les liens qui existent sur la scène mondiale entre les différentes crises que nous connaissons : crise sociale, crise écologique, crise spirituelle. Oui, « *tout est lié* », comme il aimait à le répéter, ajoutant qu'une crise est un moment de choix. On peut en sortir meilleur ou pire, on ne peut pas en sortir le même.

Nous vivons à une époque où, de par le monde, des dirigeants, parfois peu scrupuleux et sans éthique, semblent guidés uniquement par des intérêts et des egos personnels parfois dissimulés sous le masque du nationalisme. Ces dirigeants exercent leur pouvoir avec violence, manipulent autant qu'ils le peuvent la communication et l'information. La communauté internationale apparaît de plus en plus comme une notion vide de sens. Et le droit international a perdu beaucoup de son autorité. Les organisations multilatérales voient leur rôle très amoindri, tandis que beaucoup de nations manquent de leadership politique en raison de leurs faiblesses économique et militaire.

Sur un autre plan, l'évolution des techniques de toutes sortes fascine autant qu'elle inquiète. Comment, évidemment, ne pas penser ici aux questions que pose par exemple l'intelligence artificielle ? Les évolutions sont immenses et de plus en plus rapides. Elles promettent efficacité et innovation mais interrogent sur la capacité de l'homme à les contrôler. Plus encore, elles interrogent sur ce qu'elles entraînent comme changement dans notre manière même d'être humain, soulevant des interrogations sur la valeur du jugement, la responsabilité morale et la liberté intérieure. Comment préserver l'esprit critique dans un monde saturé

3. Pape François, *Lettre encyclique Laudato Si'*, sur la sauvegarde de la Maison commune, 24 mai 2015, édition présentée et commentée par le CERAS, Bruxelles, Lessius éditions, 2020.

de données ? Sans parler des autres nombreuses questions éthiques posées par l'évolution des techniques et des conceptions, comme celles qui se posent pour le début et la fin de la vie. Questions d'autant plus sensibles que nos sociétés ont de moins en moins d'anthropologie commune, une même base de perception de ce qu'est l'homme. Dès lors, ces changements majeurs qui s'opèrent rendent encore plus nécessaires les lieux de réflexion et de formation.

Il convient d'ajouter à cela - et ce n'est pas nouveau - les changements de notre rapport au temps et à l'espace. Nous sommes « citoyens » d'un monde dans lequel l'espace est de moindre importance. La vitesse l'a emporté. Et les défenseurs d'un autre mode de vie qui veulent redonner sa place au temps ont bien du mal à se faire entendre, en tous cas à faire changer nos modes de vie désormais habitués à ce que tout soit accessible rapidement⁴.

Et puis, et puis, il y a les images et les écrans. Dans notre société hyperconnectée, l'image - nous le savons bien, nous, qui passons notre temps à regarder notre téléphone portable - occupe une place prédominante, agissant comme le principal vecteur de communication, d'information et d'influence émotionnelle. Omniprésentes, les images façonnent notre perception du réel, stimulent notre mémoire collective et définissent notre identité personnelle et sociale, influençant nos interactions et nos émotions.

En 1998, le sociologue et philosophe d'origine polonaise Zygmunt Bauman parlait déjà de notre époque comme celle de la « *modernité liquide* », faisant suite à la « *postmodernité* », cette modernité liquide dans laquelle la précarité des conditions économiques et sociales conduit les hommes

4. Cf. Carl Honoré, *Éloge de la lenteur*, Marabout, 2013, 288 p. et Pierre-Yves Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Rivages Poche, 2000, 224 p.

et les femmes à percevoir le monde comme un ensemble d'objets jetables, d'objets à usage unique, y compris les êtres humains⁵. Agités, anxieux et peu sûrs d'eux, les gens ont du mal à construire une communauté, cherchant la sécurité dans une identité conçue pour maintenir l'autre à distance. Nous vivons, selon lui, dans une époque de décomposition des liens et de fondamentalisme identitaire. L'auteur décrit une société sans repère stable dans laquelle les individus sont amenés à s'adapter sans cesse au changement.

Nous pourrions ajouter à cet état des lieux tant d'autres éléments qui spécifient l'époque que nous vivons et les changements de plus en plus rapides qui la façonnent. Constatant ces évolutions, et tandis que l'idée de progrès ne trouve plus guère de défenseurs, nous pouvons dire qu'un ancien monde a disparu, avec la culture qui lui correspondait, avec ses repères, ses traditions, ses modes de pensée. L'avenir apparaît davantage comme une menace que comme la promesse assurée d'un bonheur à venir. Nous sommes désormais davantage liés par la crainte de catastrophes (militaire, sanitaire, environnementale...) que par l'espérance d'un monde nouveau.

Mais en fait, chers amis, que le monde change ne devrait pas nous surprendre. C'est normal, inévitable. Comme à chaque époque, les changements sont un mélange de bonnes et de mauvaises choses, de menaces et d'opportunités. Et d'une manière ou d'une autre, pourrait-on dire, les enjeux sont toujours les mêmes avec des variantes différentes. Mais, en ces temps qui sont les nôtres, nous voyons que la question spécifique est celle de l'humanité. Comment les changements que je viens d'évoquer transforment, voire affectent, notre humanité ? Quelle humanité nouvelle apparaît devant nos yeux ? Et devant ces changements, quelle est la responsabilité

5. *Liquid Modernity*, Polity Press, 2000.

de l'Université ? Permettez-moi quelques paroles libres sur ce point, qui ne prétendent pas à une quelconque exhaustivité.

Lors de la réception du Prix Nobel de littérature en 1957, Albert Camus désigna l'enjeu des générations suivantes : *« Il leur a fallu – disait-il, en évoquant tous ceux qui, comme lui, s'étaient battus pour faire cesser la barbarie nazie –, se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire. (...) Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer à partir de ses seules négations un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais il est sûr que, partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui. »* Et Albert Camus ajoutait : *« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse. »*⁶ Ces mots, mes amis, ces mots simples

6. Discours d'Albert Camus lors de la remise du Prix Nobel de littérature, Stockholm, 10 décembre 1957.

et clairvoyants, semblent avoir été écrits pour aujourd'hui, et les générations de maintenant peuvent aujourd'hui se les approprier comme ligne de vie. Car finalement, c'est l'enjeu central de notre époque et de nos existences.

Que signifie aujourd'hui « *empêcher que le monde se défasse* » ? Cela peut recouvrir bien sûr beaucoup de réalités. Je dirai simplement empêcher qu'il se déshumanise. Aujourd'hui, le temps semble s'être rétréci. Les crises climatiques, sociales, économiques se succèdent. Elles sont là. Et le Liban, plus que beaucoup d'autres pays, semble avant les autres, avoir connu la descente aux abîmes. Devant la vague qui enfle et qui s'abattrait inmanquablement sur le monde, devant l'annonce du malheur déjà là et à venir : « *Ninive sera détruite* »⁷, que faisons-nous ? Devant les tempêtes qui commencent inéluctablement à tout mettre à terre, comment allons-nous nous comporter ? En restant prostrés et fatalistes ? En accusant les autres ? En nous protégeant, pensant que nous ferons partie de ceux qui échappent au pire ? Ne s'agit-il pas plutôt de tenir debout dans la vague, sans nous laisser emporter ? Et d'aider les autres à tenir debout aussi, afin que dans les changements profonds qui arrivent, le monde ne se déshumanise pas ? C'est là que l'Université doit tenir son rôle.

Certains me diront – et ils auront raison – que voilà des années que notre pays, le Liban, à travers toutes ses guerres et ses crises, a frôlé, subi, pactisé, avec la déshumanisation, avec l'inhumanité. Rien de nouveau. D'autres diront, qu'après tous les drames à répétition, il est normal de profiter de la vie, et de croire que la modernité ouverte va ouvrir de nouveaux espaces de plaisir bien mérités, d'insouciance bien légitime et d'enrichissements nécessaires, même s'ils ne sont pas régulés et semblent parfois indécents.

7. Jonas 3, 4. Le prophète Jonas annonce aux habitants de Ninive que dans quarante jours leur ville sera détruite.

Pourtant, nous sommes bien dans une période qui est destructrice d'humanité, sur les différents registres que je viens d'évoquer. Il s'agit de rester des humains alors que les changements, la peur et la violence, peuvent très vite déshumaniser. Et continuer de croire pour soi et pour les autres que l'histoire de l'homme se fait. Dès lors, interrogeons-nous : les choix que nous posons, si petits soient-ils, ont-ils valeur d'universel ? Prennent-ils en compte un bien plus large que le nôtre ? Contribuent-ils à préserver l'humanité même dans ce qu'il y a de plus caché, modeste, pauvre ? Face au devenir obscur de l'histoire, sommes-nous capables des nécessaires renouvellements intérieurs et des engagements résolus que j'évoquais plus haut ? Je le crois. Même si cela passe souvent par de petits nombres qui sont comme le levain dans la pâte, les catalyseurs de changements.

Chers amis, nous avons célébré les 150 ans de notre Université. Et nous pouvons légitimement être fiers de cette histoire au service de la jeunesse du Liban, cette histoire où tant de personnes ont gravé leur nom, parfois en lettres de sang, pour que vive ce projet à hauteur d'homme. Et permettez-moi ce matin de faire mémoire et de rendre hommage au P. Alban de Jerphanion, Recteur de l'Université de 1958 à 1965, chancelier de l'École supérieure d'ingénieurs de Beyrouth, abattu par un franc-tireur il y a juste 50 ans, le 14 mars 1976. Il s'agit pour nous tous de continuer. Il s'agit de faire en sorte que notre Université prenne soin de l'humanité d'aujourd'hui et donc de demain. Et les temps qui sont les nôtres, ces jours de feu et de sang, rendent encore plus nécessaire ce devoir existentiel.

Certes, notre Université se doit d'être excellente. C'est un impératif. Et je le dis simplement, je crois que nous n'avons pas à avoir honte de ce que nous proposons. Certes, elle doit être en première ligne dans le domaine de la recherche, dans

l'intégration des dernières innovations techniques, que ce soit dans ses programmes ou dans son fonctionnement même. Et nous y travaillons. Certes, notre Université doit être ouverte à l'international, s'appuyant sur une offre académique trilingue (français, anglais, arabe), en lien avec les lieux les meilleurs pour que se poursuivent et s'épanouissent des projets intellectuels, universitaires, professionnels, culturels et technologiques brillants. Oui, tout cela est indispensable et demande chaque jour de veiller à la qualité de ce que nous proposons, suppose des questionnements et des renouvellements nécessaires tant dans nos offres et méthodes de formation que dans les moyens à mettre en œuvre pour tenir cet objectif. Une université qui n'aurait pas cette ambition et ces objectifs ne remplirait pas sa mission.

Mais tout cela, mes amis, ne peut être suffisant. Tout cela ne peut être suffisant s'il ne construit pas l'homme, s'il ne prend pas soin de notre humanité, s'il n'est pas au service de chaque étudiant bien sûr, mais à travers lui, au service de la communauté humaine dans son ensemble. L'Université ne peut être seulement un lieu de production de connaissance et de savoir-faire. Elle doit être le lieu d'une expérience intérieure.

Dans ce travail souterrain, et pas toujours visible, à quoi être attentif ? Vous avez tous, j'en suis sûr, des éléments de réponse, liés à votre histoire personnelle, à votre expérience professionnelle et universitaire, à votre conception de ce que c'est qu'une vie réussie et une vie en relation. Permettez-moi seulement de nommer brièvement, et sans ordre, quelques attitudes qui, à côté des objectifs stratégiques indispensables pour une grande institution comme l'USJ, doivent selon moi être aux soubassements de notre aventure humaine et de notre projet universitaire ; ce qui en fait sa marque, son originalité et sa fierté.

- D'abord, je dirais, **avoir le souci de l'enracinement, de l'intériorité et de la profondeur.** Former des hommes et des femmes enracinés. Vous connaissez le psaume 11 : « *Quand sont ruinées les fondations, que peut faire le juste ?* ». Alors que tout va vite, que le pays change rapidement, que les familles sont dispersées, que l'avenir est indéchiffrable, l'enjeu est d'avoir des racines, des fondements plus que jamais nécessaires afin de ne pas être comme des fétus de paille, ballotés par toutes les vagues, emportés par tous les courants. Ces fondements, ces racines touchent autant à notre histoire personnelle, religieuse, communautaire, nationale bien sûr, mais plus encore à la perception d'une commune humanité avec tout être humain, surtout s'il est différent. Ces fondements qui sont le signe de notre humanité supposent une véritable construction intérieure. L'Université doit favoriser, encourager, susciter et prendre soin de l'intériorité, là où se nouent les réflexions solides et les convictions qui engagent. Aujourd'hui, les espaces de véritable intériorité deviennent rares dans notre monde. Or, celle-ci est indispensable pour former l'être humain, et lui permettre de discerner. Car ne nous trompons pas, pour tenir debout, la charpente intérieure est plus précieuse, plus utile que toutes les armures qui en fait ne protègent guère et isolent.
- Deuxième attitude : **ne pas avoir une âme habituée.** Vous connaissez ce que disait Charles Péguy : « *Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise pensée. C'est d'avoir une pensée toute faite. Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise âme et même de se faire une mauvaise âme. C'est d'avoir une âme toute faite. Il y a quelque chose de pire que d'avoir une âme*

même perverse. C'est d'avoir une âme habituée. »⁸ Cette tentation-là, celle d'être installés, nous concerne chacun et chacune. Ne pas avoir une âme habituée signifie avoir un esprit ouvert, curieux, capable d'accueillir et d'intégrer de nouvelles pensées et des avis différents. Mais cela suppose aussi une conscience vive. Ne pas s'endormir. L'un des risques est de s'habituer à ce qui se passe, par lassitude, par complaisance, par intérêt inavoué, laisser les choses aller sans intervenir, parce que cela ne nous concerne pas directement, ou parce que cela va nous coûter, dans tous les sens du terme. Ou plus grave encore, perdre ses capacités de croire encore à un avenir possible. Nous avons besoin d'être aidés pour tenir vives nos consciences personnelles et nationales, pour qu'elles soient nourries autrement que par des slogans faciles, ou de simples courses à la réussite mondaine. Le souci de la vérité, de la droiture et du respect des règles qui fondent toute vie en société ne peut faire l'objet d'arrangements. Nous savons que c'est un combat de chaque instant, et un enjeu aussi bien personnel que national pour que ce pays se relève. La communauté universitaire, et l'expérience même de la vie étudiante, doivent aider, modestement mais réellement, à cela.

- Ensuite, **avoir une vue d'ensemble**. Le Pape Léon, s'adressant aux étudiants des universités pontificales, à Rome, en octobre dernier, insistait sur cet enjeu. Je le cite : *« Aujourd'hui, nous sommes devenus experts dans les détails infinitésimaux de la réalité, mais nous sommes incapables d'avoir à nouveau une vision d'ensemble, une vision qui relie les choses entre elles à travers un sens plus grand et plus profond. »* Et il ajoutait : *« Telle est*

8. Charles Péguy, *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne suivie d'extraits de la Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, Préface de Camille Riquier, Paris, Paris Ouest, 2020.

*la grâce de l'étudiant, du chercheur, du savant : recevoir un regard large, qui porte loin, qui ne simplifie pas les questions, qui surmonte la paresse intellectuelle et ainsi vainc l'atrophie spirituelle. (...) L'expérience chrétienne, (...) veut nous enseigner à regarder la vie et la réalité avec un regard unifié, capable de tout embrasser en refusant les logiques partielles »*⁹. Cela n'est pas sans faire écho à ce qu'aimait répéter il y a plus de 50 ans, le R.P. Pedro Arrupe, alors Supérieur général de la Compagnie : « *Penser globalement, agir localement, je suis convaincu que cette manière de voir a un réel avenir* ». C'est ce que nous essayons de faire à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth et que nous devons continuer.

- Quatrième attitude (je vous rassure, il n'y en a que cinq) : **savoir écouter et parler**. C'est la première étape de la vie avec l'autre, de la vie en société. Cela n'a malheureusement rien d'évident. Et nous le savons bien. Nous en faisons l'expérience tous les jours où il nous est difficile de ne pas tout de suite réagir, couper l'autre pour se défendre, ou imposer son point de vue, sans toujours savoir ce qu'il veut vraiment dire. Écouter, n'est jamais signe de faiblesse ; c'est le lieu qui reconnaît et respecte l'humanité de l'autre. Et va permettre d'établir un espace où quelque chose peut naître entre des avis différents. Cela suppose d'accepter la complexité, de préférer la nuance aux discours en blanc et noir, de refuser le manichéisme ou le fatalisme qui décourage, et de ne pas se prendre les pieds dans la comparaison mortifère qui fait tant de dégâts dans nos sociétés. L'Université doit aider les étudiants à écouter, pour parler de manière juste, sans peur, mais en respectant toujours l'autre. Elle

9. Homélie du Pape Léon XIV, Célébration eucharistique avec les étudiants des universités pontificales, Lundi 27 octobre 2025.

doit continuer de plus en plus à être un lieu de débat et de proposition au service de l'amélioration de nos institutions et de la vie démocratique et citoyenne de notre pays.

- Enfin, et j'en terminerai par là. Toute formation doit avoir, d'une manière ou d'une autre, comme finalité, **le souci de l'autre**, et le service de la cité. L'Université Saint-Joseph de Beyrouth, de différentes manières, encourage, durant le temps des études, les occasions de se mettre concrètement au service. Les compétences acquises ne doivent pas uniquement être gardées pour son avantage personnel ; elles doivent toujours avoir une vocation plus large. C'est un enjeu qui n'est pas facile, mais c'est bien ce qui est visé lorsque l'on utilise cette formule bien connue de « *former des hommes et des femmes pour les autres* ». Chacun, chacune, sortant de l'Université, riche de ce qu'il a appris et reçu, doit s'interroger pour savoir comment il va prendre soin de l'humanité.

Toutes ces attitudes et d'autres encore, si fondamentales et essentielles, qui trouvent des points d'appui dans la pédagogie ignatienne, sont plus que jamais d'actualité et adaptées à la période redoutable que nous vivons. Mesdames et Messieurs, en ces temps d'incertitude où chacun est ébranlé, et le pays une nouvelle fois mis à terre, nous devons tenir debout et nous soutenir pour continuer à prendre soin ensemble de cette humanité si précieuse et fragile. Ce sera en raison de cela que l'Université Saint-Joseph de Beyrouth remplira complètement sa mission. Et ne sera jamais une université tout à fait comme les autres.

Que St Joseph continue de prendre soin de nous.

Vive l'Université Saint-Joseph de Beyrouth ! Et vive le Liban !